

[Poèmes]

María Mercedes Carranza

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

La poesía tiene la palabra

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carranza, M. M. (2003). [Poèmes]. *Liberté*, 45(3), 62–71.

María Mercedes Carranza

Bogotá

Nadie mira a nadie de frente,
de norte a sur la desconfianza, el recelo
entre sonrisas y cuidadas cortesías.
Turbios el aire y el miedo
en todos los zaguanes y ascensores, en las camas.
Una lluvia floja cae
como diluvio : ciudad de mundo
que no conocerá la alegría.
Olores blandos que recuerdos parecen
tras tantos años que en el aire están.
Ciudad a medio hacer, siempre a punto de parecerse a algo
como una muchacha que comienza a menstruar,
precaria, sin belleza alguna.
Pacios decimonónicos con geranios
donde ancianas señoras todavía sirven chocolate ;
patios de inquilinato
en los que habitan calcinados la mugre y el dolor.
En las calles empinadas y siempre crepusculares,
luz opaca como filtrada por sementinas láminas de alabastro,
ocurren escenas tan familiares como la muerte y el amor ;
estas calles son el laberinto que he de andar y desandar :
todos los pasos que al final serán mi vida.
Grisas las paredes, los árboles
y de los habitantes el aire de la frente a los pies.
A lo lejos el verde existe, un verde metálico y sereno,
un verde Patinir de laguna o río,
y tras los cerros tal vez puede verse el sol.
La ciudad que amo se parece demasiado a mi vida ;
nos unen el cansancio y el tedio de la convivencia
pero también la costumbre irremplazable y el viento.

Extrait de *Tengo miedo*.

Bogotá

Personne ne regarde personne en face
du nord au sud la méfiance, le soupçon
parmi des sourires et de courtoises attentions.
Troubles l'air et la peur
dans tous les vestibules, dans tous les ascenseurs, dans les lits.
Une pluie molle tombe
comme un déluge, ville d'un monde
qui ne connaîtra jamais la joie.
Odeurs molles qui ressemblent à des souvenirs
après tant d'années flottant dans l'air.
Ville à moitié construite, toujours sur le point de ressembler
à une jeune fille qui commence à avoir ses règles,
précaire sans aucune beauté.
Des patios du dix-huitième avec des géraniums
où des vieilles dames servent encore du chocolat ;
patios de locataires
habités de saleté et de douleur calcinées.
Dans les rues en pente et toujours crépusculaires,
une lumière opaque comme filtrée par de germinales veines d'albâtre,
surgissent des scènes aussi familières que la mort et l'amour ;
ces rues, labyrinthe que je dois faire et défaire :
tous les pas qui à la fin traceront ma vie.
Gris les murs, gris les arbres
et les habitants de l'air de la tête aux pieds.
Au loin la verdure existe, un vert métallique et serein,
un vert Patinir de lac ou de rivière,
et derrière les montagnes le soleil percera peut-être.
La ville que j'aime ressemble trop à ma vie ;
la fatigue et l'ennui de la promiscuité nous unissent
mais aussi l'habitude irremplaçable et le vent.

Poema del desamor

Ahora en la hora del desamor
Y sin la rosada levedad que da el deseo
Flotan sus pasos y sus gestos.

Las sonrisas sonámbulas, casi sin boca,
Aquellas palabras que no fueron posibles,
Las preguntas que sólo zumbraron como moscas,
La poca fe en las ceremonias de la ternura
Y sus ojos, frío pedazo de carne azul.
Días perdidos en oficios de la imaginación,
Como las cartas mentales al amanecer
O el recuerdo preciso y casi cierto
De encuentros en duermevela que fueron con nadie.
Los sueños, siempre los sueños.

¡ Qué sucia es la luz de esta hora,
Qué turbia la memoria de lo poco que queda
Y qué mezquino el inminente olvido !

Poème du désamour

Maintenant à l'heure du désamour
Et sans la rose légèreté que donne le désir
Ses pas flottent et ses gestes.

Les sourires somnambules presque sans bouche
Ces mots qui ne furent pas possibles
Ces interrogations à peine murmurées comme un
[frémissement de mouches
Le peu d'inclination pour les cérémonies de la tendresse
Et ses yeux fragments froids de chair bleue.
Jours perdus dans les parages de l'imaginaire,
Comme les lettres pensées dès l'aurore
Ou le souvenir précis et presque certain
De rencontres à demi ensommeillées avec personne.
Les rêves toujours les rêves.

Qu'elle est laide la lumière à cette heure,
Qu'elle est trouble la mémoire du peu qui reste
Et qu'il est mesquin l'oubli menaçant !

Borgiana

Yo quiero pensar en este anciano,
los ojos ciegos, lentos los labios,
el desprecio en el vacío rostro duro.
Ha hallado la palabra única
que resume todo el universo.
Pero la eternidad le vale nada.
Solo, en la habitación de la vieja casa,
vuelve terco a hacer memoria de su sueño,
inventa con voz que suena a metal y a lágrima
la batalla en la que hubiera querido morir
y se dice que deseó cumplir otro destino :
no el de las palabras en un papel,
no Cervantes sino Alonso Quijano.
Con la memoria mira
los rostros imaginarios de sus antepasados.
Como su abuelo, el coronel Suárez,
hubiera querido caer en Junín bajo las lanzas
o como Francisco Borges en lo alto de un caballo
deteniendo las balas son el pecho.
Si tan sólo se le hubiese permitido
usar por una vez el cuchillo de Muraña
para saborear el coraje de matar o de ser muerto.
En la habitación de la vieja casa, derrotado
se resigna ya fatalmente a la sabiduría.

Borgiana

Je voudrais songer à ce vieillard,
les yeux aveugles, les lèvres alanguies,
le mépris dans le visage dur et vide.

Il a trouvé le mot unique
qui résume l'univers tout entier.

Mais qu'importe l'éternité ?

Seul dans la chambre de la vieille maison,
obstiné il veut encore arracher son rêve à la mémoire,
il invente de sa voix métallique et larmoyante
la bataille pour laquelle il aurait aimé mourir
et on raconte qu'il a voulu accomplir un autre destin :
non pas celui des mots sur une feuille blanche,
ni celui de Cervantes mais plutôt celui
[d'Alonso Quijano.

De sa mémoire surgissent
les visages imaginaires de ses aïeux.
Comme son grand-père, le colonel Suárez,
il aurait aimé tomber à Junin sous le fer des lances
ou comme Francisco Borges du haut d'un cheval
bravant les balles de sa poitrine.

Si au moins on lui avait permis
une seule fois de se servir du couteau de
[Muraña

pour savourer le courage de tuer ou d'être tué.
Dans la chambre de la vieille maison, vaincu
il se résigne maintenant à la fatale sagesse.

El oficio de vestirse

De repente,
cuando despierto en la mañana
me acuerdo de mí,
con sigilo abro los ojos
y procedo a vestirme.
Lo primero es colocarme mi gesto
de persona decente.
En seguida me pongo las buenas
costumbres, el amor
filial, el decoro, la moral,
la fidelidad conyugal :
para el final dejo los recuerdos.
Lavo con primor
mi cara de buena ciudadana
visto mi tan deteriorada esperanza,
me meto entre la boca las palabras,
cepillo la bondad
y me la pongo de sombrero
y en los ojos
esa mirada tan amable.
Entre el armario selecciono las ideas
que hoy me apetece lucir
y sin perder más tiempo
me las meto en la cabeza.
Finalmente
me calzo los zapatos
y echo a andar : entre paso y paso
tarareo esta canción que le canto
a mi hija :
« Si a tu ventana llega
el siglo veinte
trátalo con cariño
que es mi persona ».

Cérémonie du matin

Tout à coup
lorsque je me réveille le matin
je me souviens de moi
j'ouvre doucement les yeux
et je commence à m'habiller.
D'abord accorder mes gestes
de personne respectable.
Prendre ensuite les bonnes
habitudes l'amour
filial le décorum la morale
la fidélité conjugale
je garde les souvenirs pour la fin.
Je me lave délicatement
le visage de bonne citoyenne
j'enfile mon espoir si entamé
j'engouffre dans ma bouche les mots
je brosse la bonté
portée comme un chapeau
et dans les yeux
ce regard si aimable.
Dans l'armoire je choisis les idées
qui me donnent envie de briller aujourd'hui
et sans plus attendre
je me les enfonce dans la tête.
Et pour finir
je me chausse
et décide d'y aller pas à pas
fredonnant cette chanson que je chante
à ma fille :
« Si par hasard le vingtième siècle
se présente à ta fenêtre
accueille-le gentiment
car c'est moi en personne ».

Poema de amor

A través de una luz irreal
– la cortina azul de la habitación
cerrada a media tarde –
se acerca a la cama.
En estos instantes su cuerpo es inmenso,
sólo el cuerpo existe.
Puedo repetir las palabras entredichas,
la piel que se derrite, el sudor.
Pero en realidad sucede
que mi cuerpo está bajo su cuerpo
– fantasías inconfesables,
manos sabias, miradas inequívocas –
ambos tratando de sobrevivir
cada uno gracias al otro.
Caemos y caemos como Alicia
en un precipicio sin tocar fondo.
Y como Alicia nos detenemos de repente :
ese tenso, inmóvil instante.
El espejo se rompe
cuando oigo su voz que me dice :
« Qué bien lo hemos pasado, mi amor ».
Pienso entonces que debo ocuparme ya
de encender las luces de la casa.

Poème d'amour

Par une lumière irréaliste
– le rideau de la chambre
à moitié fermé l'après-midi –
il s'approche du lit.
C'est l'instant où son corps est immense,
l'instant où seul son corps existe.
Je peux répéter les mots interdits
la peau impatiente, la sueur.
Réalité soudaine
de mon corps sous son corps
– fantaisies inavouables,
mains savantes, regards sans équivoque –
chacun essayant de survivre
par la grâce de l'autre.
Nous sombrons et nous sombrons comme Alice
dans un précipice sans fond.
Et comme Alice, nous voilà figés tout à coup
en cet instant immobile et tendu.
Le miroir se brise
lorsque j'entends sa voix me dire :
« Comme c'était bien, mon amour ».
Je sais déjà qu'il est grand temps
d'allumer toutes les lumières de la maison.